

On n'a pas tous les jours vingt ans

Eza Paventi

Number 87 (2), 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25686ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paventi, E. (1998). On n'a pas tous les jours vingt ans. *Jeu*, (87), 50–53.

On n'a pas tous les jours vingt ans

Les claques volaient, les gens chantaient et le public hurlait, parfois de rire, parfois de déception. Il n'était pas question de célébrer les vingt ans de la Ligue Nationale d'Improvisation sans tout ce vacarme ! Chanteurs, humoristes, comédiens, journalistes... tout le milieu artistique québécois s'est réuni, à la fin du mois d'octobre dernier, autour d'une petite patinoire au centre du bar Le Medley pour souligner cet anniversaire. Pendant dix jours, des joueurs de la LNI ont affronté des équipes d'improvisation formées par des gens du milieu de la chanson, de l'humour, des médias et par des acteurs européens invités pour l'occasion. Ces parties amicales reflétaient avec éclat l'esprit d'ouverture qui a guidé la Ligue pendant toutes ces années.



Photos : Alain Nitchaëff.

La patinoire de la LNI a en effet provoqué nombre de rencontres et d'échanges entre comédiens québécois et étrangers, et encouragé les premiers pas de plusieurs jeunes loups de la scène artistique. Au-delà du jeu et du plaisir, elle s'est imposée comme un lieu de réflexion et d'exploration pour de nombreux comédiens, et ce au grand bonheur d'un public très diversifié.

Des histoires et des comédiens

Paris, 1943. Une petite Québécoise interprétée par Sylvie Legault nous entraîne à sa suite dans le vieux sous-sol d'une auberge où elle fait la rencontre de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir. Au cœur d'une ville occupée par les Allemands, la Deuxième Guerre mondiale devient la toile de fond d'une histoire où la différence des accents et des coutumes occupe toute l'attention des personnages.

À Montréal, un peu plus d'un demi-siècle plus tard, Marie-Chantal Perron emprunte les traits d'une poupée cocaïnomane et incite une petite fille à quitter sa maison familiale pour aller vivre dans un univers de débauche, dans les rues de la ville moderne.

« La Ligue Nationale d'Improvisation est probablement le lieu où il y a le plus d'histoires et de synopsis inventés », avance Marie-Chantal Perron, jeune recrue de la LNI. La joueuse apprécie le plaisir de créer aussi librement et intensément dans un endroit qu'elle compare à un « laboratoire pour artistes ». « C'est une façon pour le comédien de s'entraîner », précise Yvon Leduc, un des membres fondateurs de la ligue, dont il est le directeur administratif depuis le début. « On voit souvent des comédiens que la peur d'oublier leur texte rend insécures. En improvisant, le comédien gagne de la souplesse, de l'assurance. »

Marie-Chantal Perron avoue faire preuve de plus d'ouverture face à son travail d'actrice depuis qu'elle a joint la LNI : « L'improvisation permet à l'acteur de devenir plus autonome, disponible et capable de s'adapter à n'importe quelle situation qui se présente. » La patinoire de la LNI est un lieu où le comédien peut se permettre d'explorer plusieurs styles de jeu, puisqu'il a l'occasion de jouer un nombre incalculable de nouveaux rôles, sans compter qu'il bénéficie de l'expérience de ses acolytes provenant de différents milieux. « Il y a des gens avec qui je n'aurais jamais eu l'occasion de jouer ailleurs qu'à la LNI », confie la comédienne.

De jeunes finissants des écoles de théâtre côtoient régulièrement des vétérans des planches à la Ligue Nationale d'Improvisation. « On essaie d'équilibrer le plus possible les générations au sein des équipes, explique Yvon Leduc. Les deux dernières saisons, parmi les gens qu'on a engagés, on compte la moitié de nouveaux comédiens et l'autre moitié d'anciens joueurs. Il est important, pour l'esprit qu'on veut développer, de ne pas se limiter à un groupe déjà formé. À la LNI, le comédien baigne dans un milieu où certains sont des acteurs chevronnés, établis, alors que d'autres ne le sont pas du tout. » Yvon Leduc a parfois fait quelques remontrances à un ou deux comédiens trop admiratifs. « On ne peut pas se permettre de développer des relations d'admirateurs à vedettes. Ce qu'on veut, c'est permettre aux comédiens d'échanger. »

L'esprit d'échange entre les joueurs est une des assises importantes de l'improvisation. À cet égard, de nombreuses parties entre acteurs de nationalités et de cultures différentes ont vu le jour depuis les débuts de la Ligue. Au cours des événements commémoratifs, lors de la partie organisée entre la LNI et des acteurs européens, les joueurs troquaient joyeusement leurs accents tandis que les références culturelles et historiques d'un peuple devenaient des prétextes pour narguer l'autre équipe. « Ça

apporte autre chose au comédien québécois. Les comédiens ne réagissent pas de la même façon selon leur culture. Les personnages sont différents, les références culturelles et les thèmes aussi. » Yvon Leduc arrive d'ailleurs à distinguer clairement les types de jeu en fonction de la nationalité des joueurs. « Les Suisses sont plus posés, plus lents. Les Belges ont un type de jeu très bédéiste. Les Français sont cérébraux. Les Italiens sont démonstratifs, ils bougent beaucoup et gesticulent énormément. Et les Québécois, ah ! ces Québécois... »

La LNI et les autres

Tous les regards sont rivés sur le centre de la patinoire où Gilles Vigneault arbore les allures d'un pantin de bois. Le chanteur commence tout à coup à bouger. En fredonnant un air bien typique, il entame une gigue subitement interrompue d'un hoquet inopportun. Le poète québécois se laisse alors entraîner dans la cadence rapide d'une danse ponctuée de hoquets, qui l'empêchent visiblement de terminer cette démonstration classique de folklore québécois.



Séville. Quelques siècles auparavant. Les humoristes Michel Courtemanche et Patrick Huard réinterprètent à leur façon, avec gestes grandiloquents et mimes loufoques, la célèbre scène du *Barbier de Séville*. L'air de l'opéra n'est pas tout à fait juste, mais la chorégraphie maniérée des joueurs est savoureuse.

Non seulement l'improvisation permet à de nombreux acteurs d'enrichir leur expérience de la pratique théâtrale, mais le jeu s'avère également une source d'inspiration pour des artistes de disciplines variées. « Quelqu'un comme André Melançon, qui a été entraîneur à la LNI pendant des années, avance Yvon Leduc, puise dans l'improvisation une inspiration complètement différente du comédien. Ça lui permet de travailler sans les pressions du tournage. » De nombreux cinéastes, metteurs en scène et réalisateurs ont endossé l'uniforme d'entraîneur à la Ligue Nationale d'Improvisation, ce qui leur a permis de travailler à l'élaboration de nouvelles histoires et donné l'occasion de diriger plusieurs comédiens. Quelques humoristes ont également fait école à la LNI, question d'aiguiser « leur efficacité, leur rapidité et leur imagination », souligne Yvon Leduc. De plus, en participant à une joute d'improvisation, ils bénéficient de la réaction immédiate des spectateurs. « Tout se joue en direct. Il n'y a pas de recette, à part celle d'oser, de risquer. »



Contrairement aux règles implicites qui régissent n'importe quel autre spectacle, lors d'une partie d'improvisation, le joueur a le droit de se tromper et de décevoir le public. La contre-performance est acceptée et même intégrée au jeu. Au début de chaque partie, le spectateur s'engage à respecter le contrat suivant : muni d'une claque, il possède le pouvoir de manifester son désintéret, mais il accepte en contrepartie d'assister à des improvisations parfois ennuyantes ou même à de mauvaises performances de la part d'acteurs. « Robert Gravel a toujours prétendu que le moment où l'acteur se trompe est un aspect très dramatique. Il considérait même que ça devait être un des moments les plus forts au théâtre », explique Yvon Leduc.

Un théâtre populaire

Sous ses airs ludiques et frivoles, après vingt ans de fous rires et d'escapades autour du monde, l'improvisation reste toutefois attachée à de profondes racines théâtrales. « C'est du théâtre primitif, comme disait Robert. Il n'y a rien : aucun artifice, aucun éclairage soigné, seulement quatre morceaux de bandes et des chandails qui n'avantagent personne. Tout repose sur le comédien. » Yvon Leduc prétend que l'improvisation demeure avant tout un spectacle théâtral, « un spectacle spécialisé, précis, mais qui a sa nécessité, comme le théâtre de répertoire et d'auteur ».

« C'est un vieux débat du théâtre, d'être près ou non des gens. C'est ce qu'a tenté de faire Molière ou la commedia dell'arte... » Les claques, l'animateur, les coups de sifflet, le bruit, les votes sont divers aspects de la représentation qui contribuent à façonner l'image populaire et accessible du spectacle. Yvon Leduc ne cache pas qu'une partie du public de la LNI déserte les salles de théâtre. « Ce qui attire le public ici, c'est la possibilité de voir évoluer les choses au fur et à mesure ; il n'y a pas de cachettes, pas de faussetés. »



Photos : Alain Nitchaeff.

Grâce à ses traits populaires, la LNI a pu s'infiltrer dans les prisons au cours des dernières années pour y présenter des parties d'improvisation. Le jeu s'est également vu attribuer des fonctions thérapeutiques auprès de jeunes délinquants ou toxicomanes. En outre, la notoriété de la Ligue a été utilisée à maintes reprises dans différents soupers-bénéfice.

C'était il y a vingt ans

L'organiste interrompt subitement sa musique. La foule cesse son vacarme. Le maître de cérémonie s'avance sur la patinoire, tend son micro. « Quand je vais crier GO, on va tous imaginer qu'on est au troisième étage, dans une petite salle de la Maison de Beaujeu. On a payé deux dollars à l'entrée... on a tous quarante livres de moins. À GO, vous allez imaginer que cette soirée se passe il y a vingt ans et que vous vous apprêtez à assister au tout premier match d'improvisation. » Yvan Ponton, l'arbitre en chef vétéran de la Ligue, scrute la foule d'un air impénétrable. Derrière la patinoire, les Louise Dussault, Gaston Lepage, Louise Laprade, Francine Ruel, Michèle Deslauriers, Louise Saint-Pierre et Lorraine Pintal bougent avec fébrilité. Ils portent tous le premier chandail d'improvisation qu'ils ont revêtu le 21 octobre 1977. Les grands disparus sont remplacés par les étoiles les plus brillantes de l'histoire de la LNI. Ce soir, Pierre Curzi porte l'éten-dard de Robert Gravel, le grand absent de la fête.

La magie du spectacle opère tranquillement dans la salle où l'atmosphère est à la réjouissance, teintée d'un soupçon de nostalgie. En cette soirée du 21 octobre 1997, les joueurs ont fait le pari de voyager dans le temps et de rejouer dans les mêmes conditions la première partie d'improvisation de l'histoire. Le jeu est fin, les improvisations sont bien construites, les règlements surprennent parfois. Certains joueurs amènent de superbes idées, d'autres, ceux qui ont quitté depuis longtemps les bancs de la LNI, sont plus maladroits. Qu'importe ! Le plus remarquable, ce soir, c'est la complicité et la chaleur entre les joueurs. À la fin de la soirée, les rires et les encouragements font place à l'émotion lorsque la première étoile de la partie est décernée à Pierre Curzi. Le comédien offre en toute simplicité son étoile à son grand ami Robert Gravel, cet homme de théâtre visionnaire qui avait déjà déclaré au cours d'une entrevue : « La LNI deviendra bientôt une source de communication à travers la planète... » Si ce n'est pas encore tout à fait le cas, il n'en demeure pas moins que cette forme de théâtre populaire a tout de même fait un grand bout de chemin. J

